Relecture *Mercure de France –* Italie

Année 1916

1916

Articles du *Mercure de France*, année 1916

Tome CXIV, numéro 428, 16 avril 1916

**Échos.   
Le Théâtre à Bruxelles**

Mercure.

Tome CXIV, numéro 428, 16 avril 1916, p. 760-768 [768].

Un rédacteur de la revue italienne la *Riforma teatrale* a obtenu d’un jeune artiste belge des détails curieux sur le théâtre à Bruxelles pendant l’occupation allemande.

Il y eut plusieurs tentatives faites pour rouvrir le théâtre de la Monnaie. La première fois, ce fut Weingartner qui vint avec l’orchestre « Philharmonique » de Berlin. On s’attendait à un gros succès, car toutes les places avaient été louées d’avance. Or, à l’exception du personnel de service, personne ne vint. De riches Bruxellois avaient acheté tous les billets pour faire le vide.

Un autre jour, on annonça un concert donné par Fritz von Steinhach et son orchestre de Cologne. Cette fois, les Allemands avaient pris leurs précautions. Quand ils constatèrent l’abstention du public, ils garnirent la salle de fonctionnaires qui s’étaient tenus prêts à intervenir.

[…]

Tome CXV, numéro 431, 1er juin 1916

**Ouvrages sur la guerre actuelle.   
C. Ferrero : *La Guerre européenne*, Payot et Cie, 3 fr. 50**

Edmond Barthèlemy.

Tome CXV, numéro 431, 1er juin 1916, p. 528-540 [528-531].

[…]

Dans les pages sur l’Italie, M. Ferrero résume l’histoire de ce pays depuis l’expédition d’Abyssinie jusqu’à la déclaration de guerre à l’Autriche. Les causes qui ont mis l’Italie aux côtés de l’Entente ressortent très clairement de cet exposé. Il serait trop long de les redire ici, et d’ailleurs l’étude de M. Ferrero est là. Notons seulement qu’il y eut des causes générales et des causes particulières. D’une part, l’Italie était emportée dans le même rythme qui réglait (ou déréglait) la marche de la civilisation en Europe. Elle connaissait le même développement économique, la même substitution de la « quantité » à la « qualité », la même lutte furieuse du libéralisme et du socialisme contre le conservatisme, les mêmes ambitions impérialistes, etc. La défaite d’Abyssinie (Adua) marqua, pour l’Italie, le commencement d’une période où ces caractères devinrent de plus en plus accusés, période dont l’heure culminante fut l’expédition de Tripolitaine, cette expédition « qui bouleverse si profondément le pays », m’écrivait à l’époque M. Ferrero. D’autre part, voici les causes, ou quelques-unes des causes, particulières. Toutes les conséquences de la période que l’on vient d’indiquer se résolurent en une agitation énorme (émeute d’Ancône, troubles de Romagne, etc.) La complexité des problèmes électoraux aidant, il devint difficile de gouverner. Et je crois bien, — du moins les choses m’apparaissent de la sorte à la lecture des pages de l’éminent publiciste italien, — je crois bien que la bizarrerie même de la situation où se trouvait ainsi le gouvernement de la Péninsule vers le printemps de 1916, fut la cause occasionnelle, mais décisive, par laquelle l’Italie consomma son évolution. Je passe sur les négociations avec l’Autriche, pour insister brièvement, d’après Guglielmo Ferrero, sur cette cause spéciale. Il faut se souvenir que M. Giolitti était une sorte de dictateur parlementaire, qui avait introduit dans le système représentatif l’anomalie d’un véritable gouvernement personnel. À de certaines époques, d’après une tactique retorse, il passait la main à des protégés, se retirait dans la coulisse, pour, à tel autre moment climatérique, rentrer en scène et reprendre officiellement le pouvoir. Ceci était de la super-essence de *combinazione.* Et il en arriva de même vers le printemps de 1915, sous le ministère Sonnino-Salandra. M. Giolitti, qui paraît avoir subi, sans s’en douter, le contrecoup des intrigues de M. de Bülow, revint à Rome avec le programme anti-interventionniste que l’on sait. Mais ce programme allait, en général, contre le sentiment public ; et surtout je sens que la traditionnelle et routinière « *combinazione* », pratiquée en des circonstances si formidables, et qui d’ailleurs avait toujours dénoté ce que le système, de gouvernement avait, selon les expressions de M. Ferrero, d’« artificiel », de « contradictoire », d’« énervant », je sens que la fameuse « *combinazione* » de M. Giolitti parut alors bien mesquine ! Il s’agissait bien de finasserie politique ! Le sentiment public en éprouva certainement un décisif accroissement d’exaspération. On sait le reste : le soulèvement impressionnant de l’opinion, le retour du ministère Sonnino-Salandra, la déclaration de guerre à l’Autriche.

[…]

**À l’étranger. Italie.   
France-Italie**

Giovanni Cena.

Tome CXV, numéro 431, 1er juin 1916, p. 551-555.

[…]

Et les Italiens, comment connaissent-ils la France ? Bien mieux. Nous pouvons l’affirmer, non pas parce que le roman français est lu chez nous comme en France, non pas parce que les pièces de théâtre et jusqu’aux acteurs français parcourent nos scènes ; nous savons que le théâtre et de roman ne suffisent pas à nous donner le miroir fidèle d’une société, bien que Zola et Bourget se réclament de l’objectivité scientifique. Et nous ne jugeons pas la France sur ses journaux boulevardiers ou les séances du Palais-Bourbon. Le voyage en France, nous le faisons, nous aussi, quoique nous en rapportions rarement un livre d’impressions. Nous savons que la France est le creuset de toutes les expériences morales, sociales, et politiques — bonnes et mauvaises, — mais nous savons aussi qu’elle est saine, solide et passablement conservatrice. Nous ne nous laissons pas impressionner par les calomnies contre la famille, contre la femme française : nous admirons au contraire le sentiment du foyer et ne sommes pas étonnés que le fantassin ait comme dernière parole sur ses lèvres mourantes le nom de sa mère. Et il y a aussi quelques-uns de nous qui attribuent non sans raison la diminution de la natalité surtout à une trop prévoyante sollicitude de parents qui veulent avant tout des enfants sains et heureux. Je renvoie le lecteur à un ouvrage paru avant la guerre et reconnu excellent par beaucoup de Français de bonne foi : *La Francia e i Francesi nel secolo XX*, par G. Prezzolini (Treves, édit., Milan).

[…]

**À l’étranger. À travers la Presse.   
La presse alliée [extrait]**

Paul Morisse.

Tome CXV, numéro 431, 1er juin 1916, p. 557.

Nombre d’intellectuels italiens poursuivent un but parallèle, qui viennent de fonder une revue nouvelle : *la Revue des Nations latines*, se publiant en deux éditions, l’une française, l’autre italienne. Ses directeurs sont Guglielmo Ferrero, l’historien si prisé en France, et Julien Luchaire qui, avec son Institut français de Florence et ses excellents travaux historiques, a tant contribué à améliorer les rapports entre les deux pays. Son programme est de résister à l’invasion allemande dans l’ordre spirituel comme dans l’ordre économique et politique, d’approfondir la tradition latine et de soutenir les nouvelles idées et les nouvelles directions des factions et des organisations communes aux nations latines. Intéressantes, dans le premier numéro, les gloses des directeurs. La revue, à laquelle nous prédisons un avenir fécond, obtiendra déjà un grand résultat par le seul fait de renseigner avec continuité et impartialité sur la vie intellectuelle et matérielle des deux pays.

Tome CXVI, numéro 435, 1er août 1916

**Échos.   
Une Entente théâtrale italo-française**

Mercure.

Tome CXVI, numéro 435, 1er août 1916, p. 568-576 [573-574].

C’est chose faite. Depuis deux mois déjà, nous sommes pourvus d’une société théâtrale italo-française, dont le président est le sénateur Gérard, l’organisateur M. Sonzono, et qui a pour principal but de débarrasser les théâtres des opérettes viennoises.

Le communiqué ajoute un peu naïvement : « *Les Italiens feront la musique, la France les livrets.* »

Et voilà, ce n’est pas plus compliqué que cela. Il en est de la musique comme de la guerre. Le tout, entre les Alliés, est de faire coordonner les efforts. L’un donne des hommes et l’autre des canons. La France fournira des munitions de livrets et l’Italie apportera des partitions.

L’opérette italienne aura un théâtre à soi, à Paris. Les opérettes d’ouverture seront : *Addio Giovinezza*, de Pietri ; *Amore in Maschera*, de Darclée ; la *Candidata*, de Leoncavallo. Les opérettes seront données dans leur langue propre, conservant ainsi leur caractère et leur interprétation.

[…]

Tome CXVII, numéro 437, 1er septembre 1916

**À l’étranger. À travers la Presse.   
La presse alliée [extrait]**

Paul Morisse.

Tome CXVII, numéro 436, 1er septembre 1916, p. 174-182 [174-178].

Quelques jours avant que les Italiens se fussent emparés de Gorizia, la *Revue des Nations latines* consacrait un article, de M. Amedeo Mazzotti, à la mémoire d’un illustre enfant de la Romagne, tombé glorieusement, le 20 juillet 1915, devant Gorizia, le lieutenant Renato Serra. Le problème intérieur que la guerre a posé devant tant de nobles consciences, — à quelque nation qu’elles appartiennent, — ne pourra avoir été plus profondément troublant que pour Renato Serra. C’était, alors qu’allait surgir pour toute l’Italie la question de participer au conflit européen, un contempteur de toute guerre et, disciple de Benedetto Croce, un neutraliste déterminé. Seul, peut-être, le jeu des idées l’intéressait et, peut-être aussi, l’univers s’arrêtait-il pour lui à ce monde d’étudiants et de dilettantes en philologie, en philosophie et en lettres où se complaisait son existence d’hommes de lettres, et où il était devenu « une espèce de petit prince ». M. Amedeo Mazzotti dit de lui :

Ce fut non seulement un esprit tout à fait distingué, mais une âme noble, un cœur délicat, un compagnon inoubliable. Ce n’est pas seulement en écrivant — il a peu écrit du reste — qu’il montrait toute la séduction de ses qualités, mais dans les charmantes conversations avec ses amis, sur lesquels sa parole claire, ses conseils persuasifs lui avaient acquis un véritable ascendant. Comme — réellement et sans métaphore — il vivait content dans un coin, les amies de son petit monde littéraire lui savaient gré de ne pas gêner, par une activité encombrante, leurs ambitions diverses, de mime que grâce au nom qu’il s’était fait dans son petit monde littéraire, ses concitoyens lui savaient gré de le voir passer continuellement au milieu d’eux d’un air rêveur et d’espérer pour lui un brillant avenir. Ajoutez, quand il mourut, le regret de celle jeunesse, de cette force, de tant de promesses brisées, l’admiration devant sa fin héroïque. Cela suffit pour expliquer l’élan d’amour instantané qui célébra, en même temps que l’homme et le soldat, le nom de l’écrivain et du philosophe. Mais, quand il mourut, il n’avait pas encore achevé son œuvre la plus importante, l’œuvre compréhensive et décisive de sa vie, écrite après de longs mois de méditation, sur son attitude intérieure en face de la guerre.

Ses amis l’annonçaient comme un petit chef-d’œuvre, d’importance capitale, sous un titre large et vibrant de promesses : « Examen de conscience d’un lettré ».

[…]